



Christina Noble, la « Mama » d'Hô Chi Minh-Ville

SUCCÈS Cette Irlandaise, qui est l'héroïne d'un biopic de Steven Bradley en ce moment en salle, a pris sa revanche sur la vie en créant des lieux d'accueil pour 600 000 enfants, entre le Vietnam et la Mongolie.



Isabelle Schmitz
ischmitz@lefigaro.fr

Certaines vies ressemblent à un annuaire, où se succèdent en noir et blanc des noms et des adresses ; d'autres à un album de vacances dont on tourne les pages colorées. Celle de Christina Noble débute comme un roman à la Dickens, dans les bas-fonds de l'humanité.

Comment le soupçonner, en présence de cette Irlandaise solaire aux yeux rieurs, d'un bleu si clair qu'il semble inaltérable ?

Hô Chi Minh-Ville, 1989. Qu'était-elle venue faire là, dans la moiteur de cet après-midi étouffant où, au klaxon des motos et des vélos se mêlaient les clamours des rues grouillantes ? Le Vietnam, où elle venait d'atterrir, ne lui évoquait rien d'autre qu'un songe étrange qu'elle avait eu, vingt ans plus tôt, où dans une vision de fin du monde, parmi les explosions, des enfants implorants lui tendaient la main. Ce rêve ne l'avait pas quittée jusqu'à ce jour. Alors qu'elle marchait au hasard, d'une échoppe à l'autre, au détour d'une ruelle, deux frères ombres affairées sur un tas d'ordures lui semblèrent familières. Furtif, le regard de l'une d'entre elles la cloua sur place. « *J'entrevis dans les yeux de cette fillette la peur et la honte, que je ne connaissais que trop bien. Le flot de souvenirs de mon enfance misérable me submergea, comme une vague.* »

Dublin, 1955. Il pleut à verse. Dehors, par la fenêtre de la chambre d'hôpital d'où l'on vient de la faire sortir, Christina voit sa mère s'éteindre d'épuisement. Avec elle, s'en vont les derniers souvenirs heureux de son enfance. Les moments tendres en famille arrachés à la noirceur du quotidien, les rares moments de sobriété d'un père rivé au pub. Les cours de chant et de danse, payés à Christina pour lui assurer un avenir. La gamine est douée, elle ira loin, dit-on, dans le quartier des Liberties, où, pour être l'un des plus miséreux d'Irlande, on n'en a pas moins l'oreille musicale. « *Je chantais à l'église, mais aussi dans les pubs et les variety halls, du jazz et des ballades irlandaises. À huit ans, j'organisais mes propres concerts dans les entrées d'immeuble, je réquisitionnais mon public parmi les gamins du quartier en payant en bonbons leurs ovations* », raconte-t-elle avec un soupçon de coquetterie, avant d'entonner *When Irish Eyes are Smiling*. Tout cela bascule à la mort de sa mère. Elle rêvait d'être Doris Gray, elle sera plutôt Oliver Twist.

La rage d'en sortir

À la misère des jours sans pain s'ajoute la mesquinerie des proches, plus pressés de vendre les meubles de famille pour en boire le prix que de s'occuper des enfants. Christina a

onze ans. Elle déserte l'école et chante désormais dans la rue pour survivre, avec ses cinq frères et sœurs. Ils seront bientôt séparés, aux quatre coins de l'Irlande, dans des orphelinats sordides. Christina atterrit dans les paysages battus par le vent du Connemara, version irlandaise de la Sibérie.

À seize ans, elle est de retour à Dublin. Scule, sans toit ni ressource. Du travail, de temps en temps, la solitude pour compagne et la cruauté des hommes qui détruisent en elle ce qui lui reste d'innocence. Les hommes... Y en a-t-il vraiment sur qui l'on puisse compter ? Celui qu'elle épouse à Birmingham ne sera, hélas, pas différent des autres. Brutal à l'extrême.

Elle tente de se suicider, on l'interne en psychiatrie. « *Schizophrène, sociopathe, psychotique, dépressive... Ils m'ont collé sur le dos tout ce qu'ils avaient dans leur bouquin.* » Une ombre voile un instant le regard bleu limpide, et elle ajoute : « *J'étais malade, certes, mais de douleur.* »

Comment traverse-t-on une telle existence ? Avec la rage d'en sortir, quelques chansons pour s'entendre encore en vie, la foi, malgré tout, au Dieu de son enfance, vers lequel elle crie pour

Bio EXPRESS

- 1944** Naissance à Dublin.
- 1955** Mort de sa mère.
- 1957** Victime d'un viol, met au monde un enfant dont on lui retire la garde.
- 1989** Premier voyage au Vietnam.
- 1991** Lancement de la Christina Noble Children's Foundation.
- 2010** Le gouvernement vietnamien lui remet la médaille de l'amitié, plus haute distinction accordée à un étranger.



comprendre. Lorsqu'en 1989, à l'âge de quarante ans, Christina Noble arrive au Vietnam, ce pays qu'elle a vu en rêve sous les bombes, en 1969, elle ne sait pas encore que là se trouve pour elle l'apaisement. Devant les deux fillettes qui fouillent les ordures, en quête d'un maigre butin, l'ancienne enfant des rues de Dublin comprend que ce rêve et sa vie de souffrance l'ont conduite jusqu'à ces milliers de gamins perdus d'Hô Chi Minh-Ville.

A ceux qui lui objectent que vouloir s'occuper de ces *bui doi*, ces « poussières de vie », comme on les surnomme là-bas, revient à vider la mer avec un dé à coudre, elle répète inlassablement : « *J'étais l'un d'entre eux !* » La combative Irlandaise fait céder les digues une à une. Celles de l'administration d'abord - la directrice d'un orphelinat d'Hô Chi Minh-Ville lui accorde sa confiance, les autorités vietnamiennes un visa de travail - puis celles de l'économie : après des mois de démarches, une entreprise pétrolière parraine son projet de fondation d'un centre socio-médical avec un premier don de dix mille dollars. La Christina Noble Children's Foundation est née. Son but : venir en aide à l'enfance malmenée. En vingt ans, ils sont plus de six cent mille « poussières de vie », au Vietnam et en Mongolie, à avoir trouvé là un refuge, des soins médicaux, une éducation, un métier. Et en la personne de « *Mama Tina* », l'amour passé au lance-flammes des épreuves. « *Quels que soient nos drames, tant qu'on n'a pas pardonné, on n'est pas libres.* » Et une sagesse vitale à la sauce irlandaise : « *First, you must deal with your own shit, with God's grace. And then live and act.* » ■